

AGUSTÍN GUILLAMÓN

I Comitati di Difesa della CNT a Barcellona (1933-1938)

*Dai Quadri di difesa ai Comitati rivoluzionari di quartiere
le Pattuglie di Controllo e le Milizie Popolari,*

Introduzione: DINO ERBA, Spagna 36. Una rivoluzione impossibile? O l'impossibilità della rivoluzione?

Appendice: GILLES DAUVÉ, Quando muoiono le insurrezioni.

All'Insegna del Gatto Rosso, Milano, 2013. Pp. 226.

Contributo € 15 (comprese le spese di spedizione).

Richiedere a: [dinoerba@libero.it/](mailto:dinoerba@libero.it)



La gauche communiste radicale a estimé que la révolution espagnole de 1936 était impossible. Les tons peuvent être différents, mais la substance reste la même. En général, toutes les tendances qui se réclament de la gauche communiste ont cru que la révolution espagnole était hors du temps par rapport à la vague révolutionnaire commencée lors l'Octobre russe de 1917.

A partir de là, en 1936, les procès de Moscou signaient la fin, même au niveau formel. Cette évaluation née - outre la sagesse rétrospective, dont les fosses sont pleines - à partir d'une conception politicantiste de l'histoire, qui se sépare de la dynamique réelle des conflits sociaux, réduisant tout ce qui s'est passé à un jeu de rôle. D'ailleurs, la virulence éclatée contre les prolétaires et la révolution espagnole devrait faire comprendre la dimension de ce qui s'est passé - ce qui certainement, ne plaisait pas à la bourgeoisie, à la fois de droite et de gauche.

Dans les faits, les prolétaires espagnols ont vécu un affrontement des classes qui n'était pas si éloigné de ce à quoi le prolétariat avait déjà fait face historiquement. Et s'ils furent vaincus, ce ne fut pas seulement à cause du stalinisme ou de la «non-intervention» des Grandes Démocraties. La révolution a fait faillite pour des causes intrinsèques, qui ont peu à faire avec la «spontanéité anarchiste» condamnée par certains et exaltée par des autres. Face à cet énigme - et à la lumière des faits d'Espagne - il faut plutôt se demander quand la spontanéité termine et où commence l'organisation; en nous demandant par ailleurs: quand l'organisation se termine et la bureaucratie apparaît?

La révolution n'est certainement pas une question d'organisation. Même si elle requiert de l'organisation. Et les anarchistes espagnols se posèrent cette question, même en faisant des milliers d'erreurs, ils ont tracé un cheminement assez net sur la voie de l'organisation de classe - ceci ne peut être mis de côté lors d'une sérieuse reconstruction historique. Tels sont les aspects éclaircis par le livre d'Agustín Guillamón, en examinant les activités des Comités de Défense de la CNT du juillet 1936 au mai 1937.

La défaite que le peuple de Barcelone a infligé à l'armée fasciste le 19 juillet 1936 est un des mythes les plus enracinés de l'histoire de la révolution sociale en Espagne. En réalité, la "spontanéité" de la réponse ouvrière et populaire au coup d'état militaire était catalysé et coordonné par les Comités de Défense de la CNT, qui s'organisaient déjà depuis deux ans. Les Comités de Défense étaient les noyaux de la milice qui soutenait le Front d'Aragona; ceux-ci furent aussi la base de plusieurs comités de quartier, qui ont pris en charge la vie quotidienne de Barcelone (nourriture, logement, santé, instruction...) jusqu'à la restauration du pouvoir bourgeois de la Generalitat, qui fut imposée grâce à la collaboration des comités supérieurs de la CNT et de la FAI. L'insurrection «spontanée» de mai 1937 pour arrêter la contre-révolution, soutenue par le stalinisme, ne pouvait pas non plus être expliquée sans la prise en considération de la présence des Comités de Défense dans les quartiers de Barcelone. Ce livre de Guillamón analyse et met en évidence l'existence des différentes façons de comprendre (et de vivre) la CNT et l'essence même de la révolution libertaire à l'intérieur du mouvement anarcho-sindicaliste de l'époque. Ces différences, déjà présentes dans la période républicaine, pendant la Guerre Civile produisaient de nombreux conflits entre les défenseurs cohérents de la révolution à l'intérieur du milieu des comités de base et ceux qui, au contraire, voyaient la CNT comme un parti relevant d'avantage du camp antifasciste, en repétant l'habituelle litanie du «moment grave et exceptionnel».

Une justification qui - récitée comme un mantra - est devenue une croyance religieuse, faisant oublier que JAMAIS l'antifascisme ne s'est montré capable de vaincre le fascisme. Bien au contraire. Même dans les moments les plus dramatiques de la guerre et des contrastes politiques qui l'aggravèrent, Guillamón réussit à montrer la forme et la substance qui la société libertaire aurait pu assumer dans la Barcelone du prolétariat, solide et organisée par les comités de quartier, eux même protégés par les Comités de Défense.